

L'ILLUSTRATION POPULAIRE

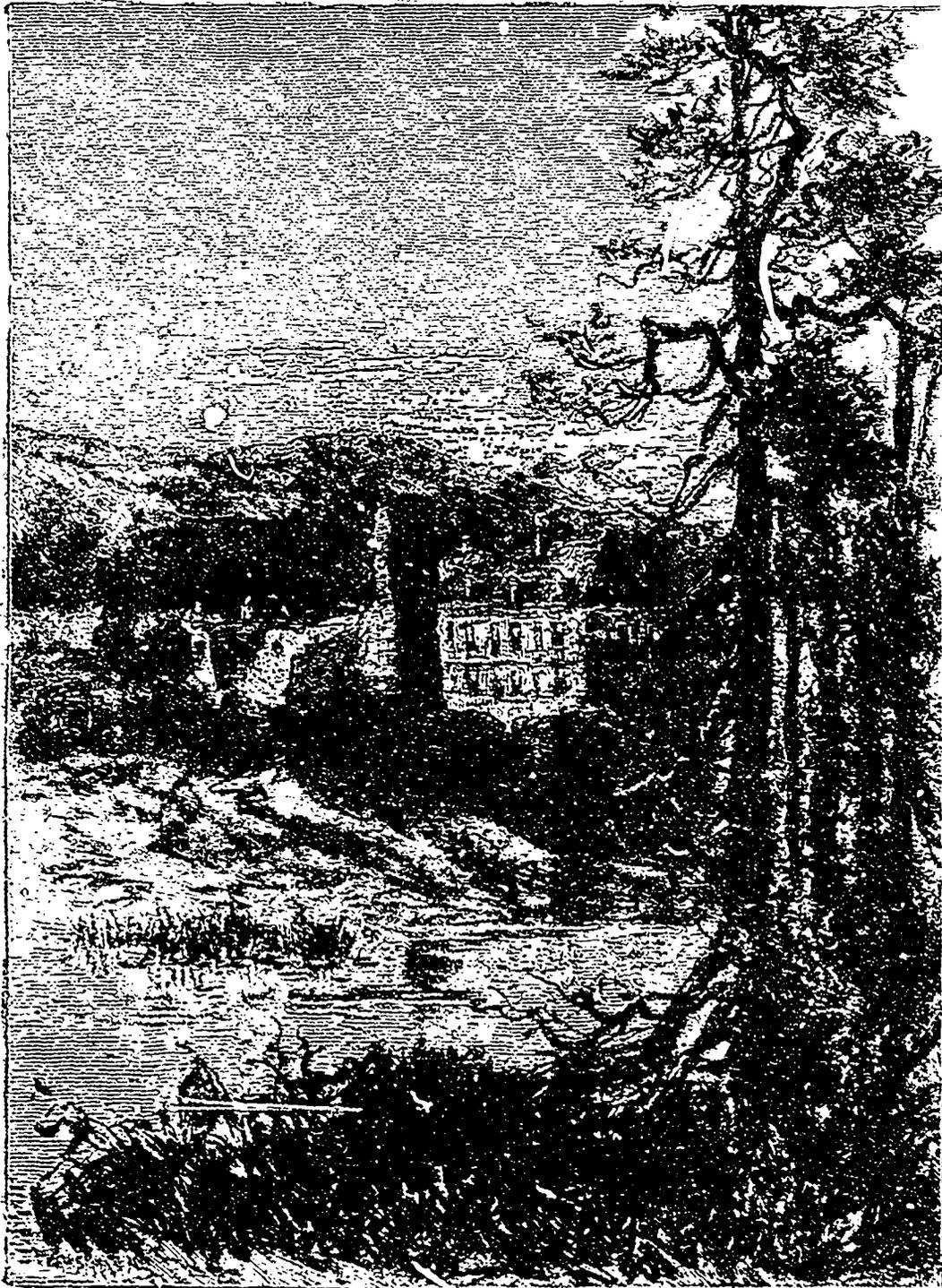
Publication Hebdomadaire Illustree, paraissant tous les samedis

VOL. I. No 5

MONTREAL, SAMEDI, 6 JUILLET, 1895.

LE No. 5 CENTS

LES
DRAMES
DE
PARIS



R
O
C
A
M
B
O
L
E

PREMIERE PARTIE
L'HERITAGE MYSTERIEUX

LEGER ST. JEAN,

HORLOGER & BIJOUTIER



1116 RUE ONTARIO.

Constamment en mains un assortiment complet de Bijouteries, Argenteries, Montres et Horloges, qu'il vendra à des prix défiant toute compétition.

Une visite est respectueusement sollicitée.

MAGASIN DU PEUPLE



GUILMETTE & OULMET

MARCHANDS DE CHAUSSURES

1107 RUE ONTARIO

Offrent \$15,000 de chaussures à moitié prix durant ce mois
VENEZ NOUS VOIR ET VOUS SEREZ SATISFAITS

PROFITEZ DU BON MARCHÉ

N'OUBLIEZ PAS L'ADRESSE

1107 RUE ONTARIO

GUILMETTE & OULMET.

IMPORTANT ! !

Nous expédierons gratuitement le 1er No. à ceux qui nous feront parvenir leur adresse, soit par carte Postale, ou par Téléphone.

Si vous connaissez quelqu'un de vos amis qui ne l'ont pas lu, donnez nous leurs adresses, et nous agirons en conséquence.

TEL. BELL 6256.

BUREAU 968 RUE ONTARIO

MONTREAL.

ATTENTION DE L'ARRIVEE

DU FAMEUX

Joseph Hippart dit Rocambole

EN PARLANT DANS LE NO. 7

de voir son portrait dans le No. 6



Et elle entra dans le cœur des soldats, avec grand bruit et grand fracas passant par une brèche]



— Mon vieux ami, lui dit-il, les gens qui aiment sont égoïstes, partant, oublieux. Si je n'avais laissé rue Meslay, nous aurions passé la soirée chez mademoiselle de Balder, et les heures se fussent écoulées si vite, que nous eussions, comme hier, entendu sonner minuit. Or, quand il faut être au bois de Boulogne à sept heures du matin le lendemain, afin d'y défendre sa vie, une nuit de sommeil est nécessaire.

— Bah ! monsieur Armand, répondit Bastien, cela me connaît, ça. De mon temps, dans la vieille garde, on se battait tous les matins, ce qui n'empêchait pas de joyeusement souper vers minuit, chaque soir, lorsque les eaux n'étaient pas trop basses.

— Mais il y a trente ans de cela ?

— Peut-être bien trente-cinq, même,

— Tu étais un jeune homme, alors.

— Bon ! je suis solide encore, allez.

Armand accour la tête et dit avec mélancoie :

— Tirais-tu passablement l'épée ?

— Pas trop, pour dire vrai. Du temps de l'empereur, voyez-vous, on se battait tous les jours sur le champ de bataille, et on n'avait pas le temps d'aller à la salle d'armes, mais quand on tient son épée avec son cœur...

— Turare ! murmura Armand tout pensif.

Et il ajouta presque mentalement :

— Les Anglais, on général, se battent peu, ils exècrent, ils méprisent le duel ; mais ceux qui font exception à cette règle, et toute exception devient une originalité, doivent professer pour lui un culte excentrique, précisément parce que leurs compatriotes n'en font aucun cas et l'abhorrent. Et cela doit être ainsi chez ce sir Williams, puisqu'il veut absolument aller sur le terrain pour une semblable misère.

— Eh bien, dit Bastien, qui avait surpris l'aparté de M. de Kergaz, puisqu'il le veut absolument, je tâcherai de lui donner une leçon.

Armand conduisit Bastien au second étage de l'hôtel, où il avait disposé une vaste pièce en salle d'armes, car il aimait passionnément l'exercice jadis, et il y prit des fleurets et des masques, disant au vieux soldat :

— Refais-toi un peu la main, c'est toujours une bonne précaution à prendre.

Le comte et son vieux ami ferrailèrent à peu près une heure.

— La méthode est bonne, dit enfin le premier, le poignet est ferme et assez léger, mais le jarret manque de souplesse. Il faudra tuer ton homme à la première passe, ou toi-même tu es un homme mort.

— On tâchera, répondit tranquillement Bastien, qui dina d'un excellent appétit, se coucha avec le calme d'un vieux brave devant lequel la mort a toujours reculé, et dormit d'une seule traite jusqu'au matin.

Armand, qui avait passé la nuit sur un canapé, s'éveilla à six heures, et lui dit :

— Allons ! il y a une grande heure d'ici au Bois, et il nous faut cependant arriver les premiers. La France ne peut pas être en retard.

Bastien s'habilla lestement, mais il mit à sa toilette ce soin minutieux des officiers d'autrefois, qui se faisaient poudrer et demandaient leur habit de gala pour monter à l'assaut.

Il se mit un gilet de piqué blanc sur une fine chemise de batiste qu'attachait une grosse épingle en diamant, souvenir de l'infortunée mère d'Armand.

Il boutonna pardessus son gilet une redingote bleue, à la boutonnière de laquelle brillait sa rosette ; puis il chaussa des bottes vernies et un pantalon de casimir noir un peu large et à la hussarde, ce qui acheva de lui donner une tournure militaire.

Armand était entièrement vêtu de noir, et, comme Bastien, il portait sa décoration.

Le roi Louis-Philippe n'avait daigné décorer le sculpteur Armand, prix de Rome, et le comte de Kergaz était loin de renier l'artiste.

Une paire d'épées de combat, rapportées d'Italie et dont la trempe était merveilleuse, furent placées dans le caisson de la voiture, et l'on partit. L'équipage du comte de Kergaz monta l'avenue des Champs-Élysées au grand trot sans rencontrer aucune autre voiture, tant à cette heure matinale le plus élégant quartier de Paris est désert ; mais, à la barrière, il fut rejoint par une américaine attelée d'un seul cheval et qu'un jeune homme conduisait.

— Voilà sir Williams, dit Bastien en montrant le jeune homme à côté de qui était assis Ralph O..., tandis qu'Arthur G... était placé sur le siège de derrière.

Armand regarda avec curiosité cet homme que Bastien avait pris pour Andrea, et, à son tour, il tressaillit et dit vivement :

— Es-tu bien certain que ce ne soit pas lui ?

— Oh ! certes, oui, dit Bastien, j'en ai la conviction. Mais cette ressemblance est étrange.

Le baronnet et ses témoins saluèrent Armand et Bastien ; puis, en gens bien élevés, il rangèrent le tilbury côte à côte de la calèche, ne voulant point dépasser leurs adversaires, ni cependant rester en arrière. Les deux équipages descendirent donc de front l'avenue de Neuilly et arrivèrent à la porte Maillot, où un cavalier les attendait au travers de la route.

Ce cavalier était un chef d'escadron d'un régiment de hussards alors caserné au quai d'Orsay, que M. de Kergaz connaissait beaucoup et qu'il avait prié la veille, par un mot, de vouloir bien assister Bastien en qualité de second témoin.

Le chef d'escadron mit pied à terre, Armand et sir Williams descendirent de voiture, et les six personnages se dirigèrent à pieds vers le Bois, dans lequel ils trouvèrent, à cent mètres du pavillon d'Armenonville, un fourré convenable pour la rencontre. Le terrain était bon, dépourvu d'herbe et couvert d'un sable fin.

Tandis que sir Williams et Bastien, après s'être salués de nouveau, demeuraient à distance, Ralph O... et le chef d'escadron réglèrent les conditions sommaires du combat ; et M. de Kergaz, qui attachait toujours sur sir Williams un regard scrutateur, disait à Arthur G..., son second témoin :

— Nous sommes, monsieur, à un moment assez grave pour qu'on puisse causer librement, loyalement et mettre de côté toute intention personnelle et blessante.

— Je suis de votre avis, monsieur.

— Voulez-vous me permettre une question ?

— Parlez, monsieur, je vous écoute.

— Connaissez-vous sir Williams depuis longtemps ?

— Depuis deux mois seulement.

— Êtes-vous bien persuadé qu'il soit réellement baronnet et d'origine irlandaise ?

— J'ai vu ses titres de famille, monsieur.

— C'est étrange ! murmura Armand, je jurerais que c'est mon frère...

— Monsieur, répondit Arthur G..., vous sentez bien cependant que, cela fût-il, je n'ai pas le droit, moi qui ai vu des papiers, des titres, des lettres de recommandation au nom de sir Williams, baronnet et gentilhomme d'Irlande, d'admettre son identité avec le vicomte Andrea votre frère. D'ailleurs, il serait trop tard.

— Aussi, monsieur, fit observer froidement Armand, est-ce à titre de simple renseignement que je vous ai fait cette question.

Les deux jeunes gens se saluèrent, témoignant ainsi que l'entretien se terminerait d'un commun accord, et ils s'approchèrent du Ralph O... et du chef d'escadron.

— Le motif de la rencontre est léger, disait ce dernier ; ensuite, il y a entre les deux adversaires une énorme disproportion d'âge ; ceci me paraît être plus que suffisant pour ne point donner à cette affaire un caractère trop sérieux.

— C'est mon avis, monsieur, répondit Ralph O...

— Je pense donc que ces messieurs doivent se battre au premier sang.

— C'est tout à fait suffisant.

— Et ne point engager le fer à plus de deux pouces.

Ralph O... s'inclina en signe d'assentiment.

— Messieurs, ajouta-t-il, s'adressant aux deux adversaires, qui se rapprochèrent, veuillez mettre bas sur-le-champ.

Sir Williams que M. de Kergaz continuait à examiner avec une scrupuleuse attention, demeurait impassible sous le poids de ce regard, et il dit avec le plus grand calme et d'un ton où perçait légèrement l'accent britannique :

— Le temps est beau, mais il fait froid, et j'aurais dû choisir le pistolet pour me dispenser de me déshabiller.

Puis il ôta son habit et dit à Bastien, que venait d'en faire autant et oubliait sa cravate :

— Pardon, monsieur, puisque vous gardez la vôtre, je vais retirer la mienne. J'éviterai un rhume de poitrine.

— Non pas, dit Armand d'un ton sec ; ôtez votre cravate monsieur Bastien, cela peut parer un coup d'épée.

— Comme vous voudrez... ah ! murmura sir Williams avec un calme si parfait que, cette fois, les derniers accents de M. de Kergaz s'évanouirent.

— Cet homme est bien Anglais, pensa-t-il, ce n'est pas Andrea.

Les épées avaient été tirées ; le sort fut pour sir Williams : il devait se battre avec les siennes.

— Allez, messieurs, dit sir Ralph O..., au moment où les deux adversaires se mettaient en garde.

M. de Kergaz avait touché juste en disant que lorsqu'un Anglais se battait, il était vraisemblablement excellent tireur, et il put s'en apercevoir dès la première passe.

Sir Williams, cet homme si stégmatique et dont tous les mouvements accusaient la raideur britannique devenait sur le terrain d'une souplesse merveilleuse, d'une agilité féline qui déjouèrent la loyale impétuosité du vieux soldat. Son épée, qu'il semblait tenir au bout des doigts, tant il avait la main légère, semblait se dédoubler et se multiplier, arrivant à la parade avec une prodigieuse souplesse, tandis que celui qui la maniait rompait ou marchait avec une foudroyante vitesse.

Pendant près de cinq minutes. Bastien, essouffé, furieux, porta les plus terribles coups à sir Williams. Tout furent parés, et le baronnet ne riposta point.

A toute minute le vieux soldat, ignorant des galantes fines-esses de ce jeu terrible, devenu un art véritable dans les mains des maîtres modernes, entassait faute sur faute, se fondait flux, écartait le bras, se découvrait. L'épée de sir Williams parait et n'attaquait pas.

— Il me ménage, murmura Bastien hors de lui, il me ménage, moi, un hussard de l'empire.

Et Armand, qui voyait bien qu'avec tout autre qu'un parfait gentleman Bastien eût été mort déjà Armand se disait :

— Andrea serait moins généreux... D'ailleurs, ce n'est pas lui.

Enfin, cependant, et pour mettre un terme à cette lutte stérile, au moment où Bastien rendait à demi l'épée, le baronnet la lui fit rapidement tiercer sur tierce, l'enleva d'un énergique coup de doignet, et, tandis qu'elle roulait à vingt pas, il appuya la sienne sur la poitrine du vieux soldat, unissant si intimement l'acte du désarmement à celui de la riposte, que le coup devenait loyal et qu'il pouvait sans remords tuer son adversaire.

Mais l'épée effleura à peine sa chemise ; et content de cette victoire sans effusion de sang, le baronnet fit un saut en arrière et releva son épée la pointe en l'air.

— Assez, messieurs, assez ! s'écria Armand, qui avait frissonné des pieds à la tête en ce terrible moment.

Bastien laissa échapper un énergique juron et voulut courir ramasser son été, mais M. de Kergaz l'arrêta.

— Trop tard, dit-il. Tu n'as plus le droit de recommencer il pouvait te tuer, et ne l'a pas fait.

Sir Williams s'était vivement rapproché de son adversaire, et lui disait au même instant :

— Voulez-vous à présent, monsieur accepter mes excuses pour mon excessive susceptibilité et me tendre loyalement la main ?

La mauvaise humeur du gognard ne pouvait tenir contre ces paroles ; il tendit la main à sir Williams, et ajouta, sans se départir de son accent d'outre-Manche :

— Il faut à présent, messieurs, que je vous donne l'explication de ma conduite. Mon honorable adversaire m'avait adressé, il y deux jours, de loyales excuses qui étaient plus que suffisantes, j'en conviens ; mais, la veille, à mon club, interrogé sur les opinions de mes compatriotes à l'endroit du duel, qu'au fond j'abhorre comme eux, j'avais, par esprit d'opposition, soutenu qu'un gentleman accompli doit se battre, ajoutant que je serais très heureux de donner l'exemple. Il me fallait donc mon petit duel, et M. Bastien m'en avait fourni l'occasion, je l'ai saisie aux cheveux, ah !

— C'est égal ! murmura Bastien avec un reste de rancune, tempérée cependant par son franc et loyal sourire, il n'y a qu'une vieille tête comme moi, capable de se laisser désarmer ainsi... C'est honteux !

Et Bastien serra une seconde fois la main de sir Williams. Celui-ci s'approcha alors de M. de Kergaz :

— Il paraît, monsieur le comte, dit-il, que je ressemble bien parfaitement à un frère que vous cherchez ce par le monde ?

— C'est frappant, répondit Armand tout rêveur. Pourtant Andrea a les cheveux blancs...

— Et moi, noir... Les miens sont bon teint...

Et sir Williams ajouta :

— Cependant, monsieur, si vous conserviez encore le moindre doute, vous m'honoriez en acceptant une invitation à déjeuner chez moi, un de ces jours. Je pourrais vous montrer, avec pièces authentiques à l'appui, mon arbre généalogique.

— Monsieur... dit Armand...

Le baronnet prit un air confidentiel, et s'adressant indistinctement à Armand, à Bastien et aux témoins :

— Messieurs, dit-il, vous avez, sans nul doute été amoureux au moins une fois en votre vie. Moi je le suis. Le plaisir de me trouver avec vous ce matin m'a privé de celui de voir ma maîtresse hier, soir, et j'ai hâte de réparer le temps perdu... Or, ma maîtresse habite un mystérieux cottage perdu à la lisière des bois et dans lequel nul ne doit entrer. Je la garde avec la jalouse sauvagerie d'un dragon... par conséquent, je vais être obligé de vous quitter.

Et regardant Armand :

— Monsieur le comte, ajouta-t-il, vous seriez l'homme le plus aimable du monde si vous offriez deux places à mes amis dans votre calèche, afin que j'aie la possession entière de mon tilbury. Je ne retourne pas à Paris.

Armand s'inclina en signe d'assentiment, et l'on regagna la porte Maillot où les voitures attendaient.

Là, sir Williams monta lestement dans son tilbury, et dit à Armand :

— N'est-ce pas, monsieur le comte, que le temple du bonheur n'est autre chose que la maison de la femme que l'on aime ?

— Peut-être... murmura Armand qui se prit à songer à Joanno.

— Et que lorsqu'on a une fiancée qu'on adore, il faut la cacher à tous les yeux...

Sir Williams laissa bruir entre ses lèvres ce sourire moqueur où l'âme satanique du vicomte Andrea semblait respirer.

Et Armand tressaillit, assailli de nouveau par tous ses doutes.

— Si vous aimez une femme, acheva sir Williams, qui enveloppa son cheval d'un coup de fouet et partit rapide comme l'éclair, gardez-la bien, je vous le conseille.

Cette fois, Armand devint pâle comme un mort, et pour la seconde fois il songea à Jeanne et eut peur.

Sir Williams avait eu la voix railleuse d'Andrea le maudit en s'exprimant ainsi, et son éclat de rire satanique retentit au fond du cœur de M. de Kergaz comme un glas funèbre.

.....
Cependant sir Williams, flant comme une flèche sur l'avenue de Neuilly, traversa le pont, gagna Courbevoie, puis Nanterre et Rueil, longea le parc de Malmaison, et arriva à l'entrée du petit vallon qui s'ouvre derrière Bougival, cette colonie de pêcheurs et d'artistes en même temps.

Puis il monta au trot l'unique rue du village, dépassa l'église, arriva tout en haut du vallon, près de Luciennes, et s'arrêta devant la grille d'une vaste propriété plantée d'arbres entourée de murs, à l'extrémité de laquelle on apercevait un joli petit castel de moderne structure, tandis que, dans une direction opposée et dans un coin du parc se dressait une maisonnette.

Cette maisonnette n'était autre que celle où Colar avait deux jours plus tôt, amené Cerise, la confiant à la garde de la veuve Fipart.

Seulement, Colar était entré par une petite porte bâtarde, tandis que le tilbury de sir Williams franchit la grille de maître, qui, du reste, était ouverte à deux battants.

En même temps, le baronnet aperçut sur le sable frais de l'avenue les traces du passage récent d'une voiture.

— Allons ! dit-il avec un soupir de satisfaction, le coup est fait... Jeanne est à moi.

Le tilbury s'arrêta devant le perron, en haut duquel sir Williams aperçut Colar qui fumait tranquillement son cigare et humait les rayons du soleil levant.

— Eh bien ? lui demanda vivement le baronnet en lui jetant les rênes.

— L'oiseau dort, répondit Colar.

— Ici ? fit Williams anxieux,

— Parbleu ! mon capitaine.

— A quelle heure a-t-elle pris le narcotique ?

— A dix heures du soir.

Sir Williams consulta sa montre.

— Il est huit heures du matin, dit-il, elle a en ore deux heures à dormir.

Et le baronnet suivit Colar, monta lestement l'escalier de la petite villa et pénétra, après avoir traversé le salon, dans cette chambre à coucher où naguère nous avons vu mademoiselle de Balder s'éveiller, tout étonnée de se trouver en pareil lieu.

Lorsque sir Williams entra, la jeune fille dormait toujours, étendue sur le canapé.

Le baronnet s'arrêta devant elle et se prit à la contempler.

— Véritablement, murmura-t-il, la petite est fort belle. Je ne l'avais jamais vue, et j'en fais mon compliment à Armand. Il avait très bon goût.

Puis, tout à coup, fronçant le sourcil et regardant Colar.

— Est-ce que... par hasard... tu n'aurais pas été... tenté ?

— Ma foi ! non, dit Colar. Elle est gentille, c'est vrai... mais trop pâle... j'ai vu les couleurs, moi...

— Oh ! dit-il tranquillement, je te l'eusse pardonné... Après tout, je n'ai pas de préjugés... *per Bucco* ! comme disait feu mon honoré père.

Et Williams ajouta :

— Qu'as-tu fait de la vieille ?

— Je l'ai couchée simplement sur son lit, plaçant à la portée de sa main la lettre que vous savez, et dans laquelle votre ancien clerc de notaire avait si bien imité l'écriture de mademoiselle.

— A merveille !

— Quand à Corise, reprit Colar, il paraît que la Fipart et elle ne peuvent s'entendre. La petite pleure ; la vieille, qui est plus mauvaise qu'une teigne, lui fait endurer misère sur misère.

— Voilà précisément ce que je ne veux pas, dit Andréa ; et si cela est, c'est à toi qu'on doit s'en prendre.

— Dame ! fit Colar d'un ton de mauvais humeur, vous m'avez demandé quelqu'un de confiance, j'avais sous la main cette vieille, qui est la maîtresse de Nicolo. Nous l'avons employée, voilà tout. A présent, je ne savais pas qu'elle eût un mauvais caractère.

Sir Williams ne répondit pas, et peut-être qu'il n'entendit point la justification de Colar, tant il était absorbé en sa méditation.

Les bras roisés, devant la jeune fille endormie qu'il contemplait, il semblait avoir oublié Colar.

— Va-t-en, lui dit-il enfin ; va trouver cette femme, cette veuve Fipart, et dit-lui qu'elle prépare Cerise à ma visite.

Colar sortit, laissant sir Williams en présence de mademoiselle Jeanne de Balder en proie à un sommeil léthargique.

Le baronnet s'assit devant le guéridon et écrivit cette longue lettre que nous avons vu trouver par Jeanne à son réveil.

Puis, quand il eut fini, un amer et terrible sourire glissa sur ses lèvres.

— Ah ! dit-il, mon cher frère, mon Armand bien-aimée, il me vient une fameuse idée, allez... et je crois que je tiendrai, à côté des millions du bonhomme Kermarouët, une bien belle vengeance ! Ah ! tu m'as chassé comme un voleur ; ah ! tu m'avais pris Marthe, la seule femme que j'aie aimée ; ah ! tu m'as appelé Andréa le maudit, et tu espères être heureux ? Allons donc !

— La voilà cette jeune fille dont la beauté a fait battre votre cœur, elle est là endormie, immobile, en mon pouvoir... Un autre que moi se contenterait d'être ignoble et brutal en sa vengeance ; moi, je serai raffiné, élégant et cruel...

— Ce n'est point la possession de Jeanne qu'il me faut, c'est son cœur ! Elle commençait à t'aimer... Elle m'aimera !

— Tu étais bier à ses yeux le comte Armand de Kergaz, un homme du monde vertueux et riche, tu seras un effronté coquin qui s'affuble de l'habit et du nom de son maître, et elle te méprisera !

Le sourire de sir Williams dégénéra en un éclat de rire strident.

— Oh ! monsieur le comte, acheva-t-il, il m'est venu une bien belle idée, je vous prie de le croire. Ce n'est plus vous qui êtes le comte de Kergaz, c'est moi ! Et le jour où j'aurai épousé *Herminie*, le jour où l'or de Kermarouët sera mien, ce jour-là je te crierai : " Armand ! Armand ! Jeanne, la bien-aimée, est devenue ma maîtresse, et elle t'a pris pour un laquais ! "

Sir Williams, dont le visage rayonnait d'une infernale joie, sir Williams sonna violemment.

Mariette, la femme de chambre destinée à Jeanne, parut.

— Fais monter les autres, ordonna le baronnet.

Mariette sortit et revint peu après avec la femme de charge, le valet de pied et le groom.

— Ecoutez-moi bien, dit sir Williams, cent louis pour un mois de gages à chacun de vous, si pour vous, je suis le comte Armand de Kergaz, et si votre nouvelle maîtresse en est persuadée... Si non, vous serez chassés !

Et sir Williams ajouta mentalement, en renvoyant les domestiques et sortant lui-même de la chambre où Jeanne dormait toujours :

— Maintenant, je vais faire la leçon à Cerise, et si Jeanne ne devait pas croire ses gens, elle croira bien certainement la petite fleuriste, qui est son amie d'enfance.

Sir Williams quitta la villa et se dirigea vers la maisonnette au fond du parc, où nous allons le précéder et retrouver Cerise.

XXX

PROMESSES

Nous avons laissé Cerise tombant à la renverse sur le parquet de la salle basse, dans cette petite maison du parc où l'avait entraînée la veuve Fipart.

La révélation de l'horrible vieille était la cause de cet évanouissement.

Lorsqu'elle revint à elle, la veuve Fipart l'avait transportée au premier étage de la maisonnette, et l'y avait laissée seule. Cerise enveloppa d'un regard tous les détails de cette chambre, le carreau ciré, les rideaux de couil rayé, la pendule à colonnes entre deux vases de fleurs, le lit et la commode en noyer.

C'était la chambrette d'une ouvrière parisienne.

Cerise ne se trouva point dans cette situation assez vulgaire des gens qui, sortant d'un long évanouissement, cherchent à rassembler leurs souvenirs et à relier au moment présent celui qui a précédé leur syncope.

Cerise se souvint de tout ; en se trouvant seule dans cette chambre où elle n'était jamais entrée, elle se rappela la veuve Fipart et son odieuse révélation.

Son premier mouvement, sa première pensée furent de courir à la porte. La porte était fermée.

Dans un premier accès de désespoir, elle tâcha de l'ébranler, elle cria, appela.

Nul ne répondit.

Alors la pauvre enfant se prit à fondre en larmes, et demeura pendant plusieurs heures la tête dans ses mains, dans l'attitude de la douleur.

Vers midi, la porte s'ouvrit, et la veuve Fipart entra :

— Allons, ma mignonne, dit-elle, venez dîner, au lieu de pleurer.

Cerise répondit par un geste négatif. La veuve Fipart se retira et ferma la porte.

Elle ne revint que le soir.

La pauvre Cerise s'était endormie. La vieille Péveilla et réitéra son offre de prendre quelques aliments.

Cerise refusa encore, et dormit toute vêtue et vaincue par la fatigue. Le lendemain, Cerise était plus calme. Le besoin la pressait, elle accepta quelque nourriture, mais elle ne voulut pas sortir de sa chambre.

Alors la vieille se mit à l'insulter et la maltraita

Cerise appelait au secours et voulait mourir.

La veuve Fipart l'enferma de nouveau et ne revint que le soir, toujours irritée, toujours railleuse et lui prédisant la visite prochaine du maître.

Trois jours s'écoulaient ainsi ; Cerise sentait sa raison chanceler, et traduisait son désespoir par des larmes.

Enfin, le matin du troisième jour, comme elle était accoudée à sa fenêtre et dans un état d'horrible prostration, une clef tourna dans la serrure.

La pauvre enfant frissonna et crut qu'elle allait revoir son tyran.

Mais la porte s'ouvrit et un homme entra.

C'était le baronnet sir Williams.

Alors Cerise perdit tout à fait la tête, laissa échapper un cri d'épouvante et se réfugia tremblante et pâle à l'autre extrémité de la petite chambre.

On eût dit que le baronnet était entré une arme à la main.

Mais sir Williams était calme, souriant, et sa physionomie, à laquelle il savait donner une rare expression de franchise, ne pouvait épouvanter la jeune fille.

— Mademoiselle, lui dit-il en la saluant avec une politesse exquise, rassurez-vous, je suis un galant homme.

Cerise, immobile, s'appuyait au mur, dans l'angle le plus obscur de la chambre, et continuait à regarder avec un sentiment de défiance qui, cependant, n'était point de la terreur.

— Voulez-vous m'écouter ? reprit-il d'une voix caressante, et se tenant toujours debout devant elle avec un respect qui toucha beaucoup la jeune fille, je vous expliquerai bien des choses, mademoiselle.

— Ah ! monsieur, murmura Cerise, à qui revint le sentiment de toutes ses douleurs, il est impossible que tout le mal qu'on m'a fait ait été ordonné par vous, n'est-ce pas ?

— On vous a fait du mal ? exclama sir Williams avec une feinte colère, qui donna osé...

— Cette affreuse femme dont je suis prisonnière me tyrannise, monsieur. On m'a amenée ici violemment, on m'a dit...

— Tout ce qu'on vous a dit est faux, mon enfant, répondit le baronnet avec douceur, et si on vous a maltraitée, je vous vengerai...

— Monsieur, monsieur, supplia la jeune fille avec des larmes dans la voix, il y a trois jours que je suis ici, sans savoir où, sans nouvelles de ceux que j'aime, de mes amis, de...

Cerise hésita.

— De Léon Rolland, votre fiancé, n'est-ce pas, dit sir Williams, toujours affectueux dans son accent et son geste. Léon est un brave garçon qui mérite tout votre amour, et je vous doterai, mon enfant, afin que vous soyez heureux tous deux.

— Ah ! s'écria Cerise avec un élan de joie, je savais bien, monsieur, je ne pouvais pas croire... ce que cette vilaine femme me disait...

— Que vous disait-elle, mon enfant ?

— Que c'était par vos ordres que j'étais ici... Que parce que vous étiez riche, et que je ne suis qu'une pauvre fille...

— Ah ! interrompit le baronnet jouant une vive indignation, la misérable ! Comment ! moi, le comte Armand de Kergaz ?

— Vous êtes le comte de Kergaz ? demanda vivement la jeune fille.

— Oui, mon enfant, et vous allez voir que nous sommes en pays de connaissance, tous deux. Je connais Léon... par Bastien... vous savez ? cet ouvrier qui a dîné avec vous dimanche dernier, et qui a indiqué mon hôtel pour sa demeure.

— Oui... oui... dit Cerise, je me souviens.

— Eh bien, écoutez-moi, et ne craignez rien surtout, ma chère enfant. Sans doute vous êtes belle et vertueuse, ma petite, et l'homme que vous aimez est digne d'envie... Mais j'aime ailleurs, moi... et je veux être votre ami, votre père... rien de plus.

Sir Williams prit alors la main de Cerise dans les siennes, et elle ne la lui retira point.

Il la regarda avec une bonté pleine de compassion et murmura à mi-voix :

— Pauvre enfant !... qu'eût-on fait de vous sans moi ?

Et comme Cerise, encore tout émue, regardait cet homme qui, une fois déjà, lui était apparu comme un sauveur, et qu'elle se sentait gagner par une douce confiance, sir Williams poursuivit :

— La femme Fipart, qui n'est autre que la veuve de mon jardinier, vous a dit une moitié de la vérité, mon enfant. Colar vous a conduite ici par mon ordre, mais non point pour que j'y puisse attenter à votre honneur. Il fallait sauver Léon, votre fiancé, il fallait sauver Jeanne.

— Jeanne ? fit Cerise stupéfaite.

— Oui, Jeanne de Balder, que j'aime, et dont je veux faire ma femme... Jeanne, qui a failli devenir comme vous la victime du plus odieux des attentats.

— C'est à devenir folle, mon Dieu ! murmurait la fleuriste, qui ne comprenait rien aux étranges paroles de sir Williams.

— Écoutez-moi avec attention... et parlons de vous d'abord, nous causerons ensuite de Jeanne, car vos deux destinées ont subi des chances à peu près semblables... Vous aimez un honnête ouvrier, Léon Rolland, et il vous aime... Vous devez être mariés dans un mois, n'est-ce pas ?

— Oui, répondit Cerise.

— Mais vous avez une sœur, ma pauvre enfant ! une sœur aussi dépravée que vous êtes vertueuse vous-même ; une sœur

entrée depuis longtemps dans la vie par la porte du vice, et dans le cœur de qui tout sentiment de pudeur s'est promptement éteint...

— Eh bien ! cette sœur, cette... Baccarat, a vendu par avance l'honneur de sa sœur à un homme assez riche pour jeter l'or par les fenêtres, assez haut placé pour espérer l'impunité, assez puissant pour tout oser...

— Cet homme, à qui je vous ai arrachée une première fois déjà, et qui s'est pris d'une belle passion pour vous, d'une de ces passions brûlantes qui poursuivent leur but jusqu'au pied de l'échafaud ; cet homme, capable de tous les crimes, s'est juré que nul autre que lui ne vous posséderait jamais, et il a payé des bandits...

— Mon Dieu ! s'écria Cerise éperdue.

— Heureusement, mon enfant, je veillais sur Léon et sur vous... J'ai éloigné celui-ci de Paris, et je vous ai fait enfermer ici, où, sans doute, M. de Beaupréau ne viendra jamais vous chercher. Comprenez-vous, maintenant ?

— Oui, murmura Cerise. Mais, monsieur, qu'avons-nous donc fait pour vous, pour que vous soyez ainsi noble et bon ?

— Mon enfant, répondit sir Williams à un ton pénétré, j'ai une grande fortune que je dépense à faire le bien et à empêcher le mal... une police à mes ordres, par laquelle je sais tout... Averti du danger qui vous menaçait, je suis accouru... Là est tout le secret de ma conduite.

— Monsieur, murmura la jeune fille en prenant la main du baronnet et la portant à ses lèvres, vous êtes bon comme le bon Dieu, et je mourrais pour vous s'il le fallait.

Sir Williams ne répondit pas : il se disait avec un sourire infernal ;

— Décidément, je suis un Armand de Kergaz accompli, et j'ai tout imité, jusqu'à ses phrases philanthropiques.

Puis le baronnet reprit tout haut en pressant la main de Cerise :

— Maintenant, parlons de Jeanne.

— Vous la connaissez donc aussi ?

— Je l'aime... murmura sir Williams, appuyant sa main sur son cœur avec le geste passionné d'un jeune premier ; je l'aime !...

Et il ajouta :

— Comme vous, Cerise, ma Jeanne bien-aimée a couru le plus grand des dangers ; et c'est une étrange histoire que celle que je vais vous dire. Figurez-vous qu'il y a un homme assez hardi pour avoir osé prendre mon nom... cet homme, c'est Bastien !

— Bastien ! fit Cerise, celui que nous avons vu à Belleville ?

— Oui, celui-là même. Vous avez cru, pauvre enfant, que le hasard seul l'avait amené là, assez à temps pour porter secours à Léon ?... Eh bien non, tout était prévu, calculé. Les deux hommes à mauvais et mine qui ont querellé votre fiancé étaient les complices de Bastien.

— Que dites-vous ? s'écria Cerise au comble de l'étonnement.

— La vérité, mon enfant. Bastien avait suivi Jeanne plusieurs fois ; il s'était épris d'amour pour elle, et il a arrangé avec ses amis cette petite comédie que vous avez vue. De cette façon, vous l'avez engagé, Léon et vous, à partager votre dîner et il a recueilli mademoiselle de Balder.

— Ah ! murmura Cerise, je commence à comprendre...

— Vous ne comprenez rien encore, chère enfant. Attendez...

Cerise regarda sir Williams, qui avait décidément pris l'attitude et la bonhomie de l'homme qui raconte la vérité pure et simple avec l'éloquence qui vient du cœur.

— Bastien, reprit sir Williams, est un garçon de quelque esprit, et il est doté d'une physionomie distinguée. Enfant comme un lazarais qu'il était, mon valet de chambre, il a osé se flatter d'être aimé de Jeanne ; et faisant prendre son nom et la

qualité de capitaine à un vieux drôle de ses amis, il s'est affublé lui-même de mon titre et de mon nom.

— Le prétendu capitaine est venu se loger dans la maison de Jeanne ; il s'est présenté chez elle comme un ancien ami de son père, il lui a parlé de Bastien, lui donnant son nom, et l'effronté a été bientôt introduit chez elle comme le comte de Kergaz. Alors Jeanne a reconnu l'homme de Belleville, et comme les jeunes filles ont la tête romanesque, elle a vu dans mon Bastien un héros de roman, elle s'est prise à l'aimer.

— Ah ! s'écria Cerise indignée, un valet de chambre aimé par mademoiselle de Balder, jamais !

— Le hasard, ou plutôt ma police, m'a révélé tout cela, ma chère Cerise. J'ai voulu voir alors mademoiselle de Balder, et je l'ai vue à son insu, comme déjà je savais sa touchante histoire. Et moi aussi, je l'ai aimée.

— Mais je l'ai aimée loyalement, la tête haute, comme on doit aimer celle à qui on rêve de donner son nom. Seulement, le mal était avancé : Jeanne aimait un imposteur. Il fallait continuer l'œuvre de cet imposteur, avant de le démasquer.

— J'ai fait enlever la jeune fille hier soir, après lui avoir écrit, et on l'a transportée, pendant son sommeil, dans le petit château que vous voyez au fond du parc.

— Elle est là ! s'écria Cerise avec joie.

— Venez, vous allez la voir, dit sir Williams en prenant la jeune fille par la main.

Au rez-de-chaussée, le baronnet trouva la veuve Fipart ; il la regarda d'un œil sévère, et lui dit.

— Votre mari était un honnête homme, et je les plains d'avoir passé sa vie avec une méchante femme comme vous. Je vous avais donné la mission de garder cette jeune fille, et je sais de quelle honteuse façon vous avez rempli votre tâche. Sortez ! je vous chasse !

Cerise vit alors le baronnet indiquer du doigt la porte à la vieille ; mais elle ne vit point un signe imperceptible qu'il fit en même temps, et qui voulait dire :

— Ceci est encore de ton rôle. Comédie, pure comédie !

Sir Williams traversa le parc avec Cerise, et la conduisit dans cette chambre à coucher où Jeanne dormait encore.

— Mon Dieu ! comme tout cela est beau, murmura la fleuriste, émerveillée et s'agenouillant devant Jeanne endormie.

— Tout cela est à Jeanne, dit sir Williams, à la future comtesse de Kergaz.

— Maintenant, chère petite Cerise, écoutez-moi bien. Jeanne dort, et lorsqu'elle s'éveillera, je serai parti ; il faut que je m'éloigne huit jours. Vous allez rester au château, Mariette, sa femme de chambre, la préparera à vous revoir, et pendant les quelques jours où je dois vous cacher pour vous soustraire à votre sœur et à l'infâme Beaupréau, vous habiterez avec elle, vous serez sa sœur, son amie... sa confidente.

— Oui, monsieur le comte, dit Cerise.

— Chaque jour je lui écrirai. Elle vous lira sans doute mes lettres. Vous ne chercherez point à lui faire comprendre que le comte de Kergaz, celui qu'elle aime, n'est pas ce drôle de Bastien... Laissons agir mes lettres, et le temps...

Cerise regarda sir Williams avec enthousiasme et lui dit :

— Ah ! comment ne vous aimerait-elle pas, rien qu'à vous voir ?

— Adieu, Cerise, dit sir Williams, il faut que je parte, et je ne veux pas que Jeanne me voie.

— Monsieur, demanda Cerise, quand reverrai-je Léon ?

— Je ne sais au juste... mais espérez et ayez foi en moi. Je vous jure que vous serez sa femme dans quinze jours !

Et sir Williams, laissant Cerise tranquillement sur cette promesse, regagna son tilbury, et dit à Colar qui tenait les rênes :

— Je crois, Dieu me pardonne ! que le tour est joué. J'ai fait mieux que de voler sa femme à Armand, je lui ai pris son nom ! A présent, occupons-nous des millions du bonhomme Ker-marouët, puisque ma vengeance est en bonne voie.

— Les millions ! dit Colar avec un accent de convoitise, voilà l'essentiel !

— C'est mon avis, et je pars ce soir pour la Bretagne, où je vais épouser mademoiselle Hermine de Beaupréau.

Ainsi donc l'infâme Andrea triomphait sur tous les points, Fernand était prisonnier.

Cerise et Jeanne, séquestrées.

Baccarat, enfermée comme folle.

Et le comte Armand de Kergaz ne pourrait désormais trouver la trace des héritiers de feu M. le baron Kermor de Kermarouët.

XXXI

Le jour où Cerise, guidée par la traître lettre de Baccarat, s'était rendue rue Serpente, et de là avait été conduite par Colar dans la maisonnette de Bougival, la jeune fille avait passé, vers quatre heures de l'après-midi, dans la rue Chapon, et s'était arrêtée à la porte de M. Gros, l'ébéniste.

Tout aussitôt Léon Rolland était sorti et venu à elle, son bon et amoureux sourire aux lèvres :

— Bonjour, Cerise, lui avait-il dit en lui prenant la main.

— Bonjour, Léon, avait répondu Cerise,

— Ma bonne petite Cerise, continua l'ouvrier après avoir serré la main de sa fiancée, j'ai le cœur tout gros.

— Vous ? dit Cerise, vous avez du chagrin ?

— Oh ! dit-il en souriant, il ne m'arrive pourtant pas malheur... mais j'ai si bien pris l'habitude de vous voir quelques minutes tous les jours, que je pense avec espoir que je ne pourrai pas demain...

— Et pourquoi ? demanda-t-elle avec émotion.

— Le patron m'envoie à Montmorency livrer des meubles et les placer. Il y a un tas de bricoles à faire qui me prendront la journée et la matinée du jour suivant.

— Ah ! dit Cerise, c'est bien ennuyeux !

— J'avais bonne envie de prier le patron d'y aller lui-même... mais je n'ai pas osé... Il faut se tenir bien dans l'esprit de ceux qui vous font travailler.

— Vous avez raison, Léon.

— Tout de même ça me coûte, allez.

— Et vous reviendrez après-demain soir ?

— Oui.

— Eh bien, dit Cerise en souriant, vous viendrez à la maison, nous passerons un bout de soirée ensemble, de cette façon nous regagnerons le temps perdu.

Et Cerise envoya son meilleur sourire, montra ses dents blanches à son fiancé, et lui serra la main en le quittant.

— A après-demain, dit-elle

Le lendemain, en effet, Léon Rolland alla à Montmorency, y passa la journée et y coucha ; puis, le jour suivant, il fut de retour vers midi et se rendit à son atelier, attendant avec impatience que l'heure d'aller chez Cerise arrivât. Vers huit heures, il grimpait lestement les six étages de la fleuriste et frappait à la porte de la petite cambuse, bien qu'il n'eût vu filtrer aucun rayon de lumière à travers ses ais mal joints.

Cerise ne répondit pas.

Léon frappa de nouveau.

Même silence.

Il pensa que la jeune fille était descendue pour chercher quelque chose, du bois ou de la lumière, et il attendit sur la dernière marche de l'escalier.

Mais une heure s'écoula. Cerise ne revenait point.

Alors, perdant patience, l'ouvrier descendit et passa sa tête dans le carreau de la loge.

— Mademoiselle Cerise n'est donc point chez elle ? demanda-t-il.

Mademoiselle Cerise ? fit la concierge. Ah ! c'est vous, monsieur Léon ?

— Oui, madame.

— Eh bien, voilà deux jours que je ne l'ai vue, mam'selle Cerise.

— Comment, deux jours ! s'écria Léon. Que voulez-vous dire, la mère ?

— Dame ! monsieur Léon, je dis la vraie vérité. Avant-hier, j'ai vu Fanny... Vous savez, la bonne de madame Baccarat ?

— Eh bien ? fit l'ouvrier, devenant soucieux à ce seul nom, car il redoutait la perverse influence de la vierge folle sur sa jeune sœur.

— Faut croire, poursuivit la portière, tout à faire au courant des affaires de la famille de Cerise, faut croire qu'il est arrivé quelque histoire à la belle dame ou à sa mère, que l'une ou l'autre était bien malade, car la bonne avait un air tout drôle, et mademoiselle Cerise est sortie tout de suite avec une figure chagrinée. Depuis avant-hier, je ne l'ai pas revue.

Léon n'en entendit pas davantage ; il prit ses jambes à son cou et courut rue Moncey, à l'hôtel de Baccarat. Mais là, une nouvelle surprise l'attendait.

La grille de l'hôtel, les fenêtres, les portes, tout était hermétiquement clos. Il sonna à plusieurs reprises... on ne vint point lui ouvrir.

Enfin, au coin de la rue Blanche, un commissionnaire couché sur son crochot et fatigué de voir le jeune homme sonner inutilement se leva et vint à lui :

— Il n'y a personne, dit-il.

— Comment, personne !

— Non ; cette dame qui demeurait là, je la connaissais bien, moi, et je lui ai souvent fait des courses...

— Eh bien ?

— Eh bien, elle est partie.

— Partie ! s'écria Léon.

— Oui, d'hier-matin. Et la mère, les domestiques, tout a filé d'aujourd'hui.

— Mais c'est impossible ! s'écria Léon hors de lui. Et où est-elle allée ?

— Je ne sais pas, dit le commissionnaire.

Léon perdit la tête, et s'imagina que Baccarat avait enlevé sa sœur pour la livrer à quelque débauché.

Il perça un rugissement de bête fauve, et, ne sachant ce qu'il faisait, n'ayant plus conscience de ses actions, il regagna machinalement la rue Bourbon-Villeneuve, espérant que sa mère lui pourrait donner des nouvelles de Cerise.

La paysanne n'avait point vu Cerise depuis deux jours.

De chez sa mère, Léon retourna rue du Faubourg-du-Temple. Cerise n'avait point reparu.

Alors il courut à son atelier et s'adressa à son patron, qui venait de se mettre au lit, et lui demanda conseil.

L'ébéniste était un homme sage et froid ; il calma le désespoir de son ouvrier, lui persuada que sa fiancée était sans doute à la campagne avec sa sœur et lui promit, au surplus, de l'accompagner le lendemain au commissariat de police du quartier, où il témoignerait avec lui de la disparition de la jeune fille, si, d'ici là, elle n'était point rentrée.

Léon Rolland se coucha tout vêtu, et passa une nuit d'agitation et d'angoisses.

Au petit jour, il retourna faubourg du Temple.

On n'y avait encore aucune nouvelle de Cerise.

Alors, il courut chez son patron.

Celui-ci l'accompagna chez le commissaire.

Ce magistrat accueillit la déposition des deux ouvriers, puis ajouta :

— Les jeunes filles qu'on cultive, à Paris, sont généralement enlevées de leur plein gré ; cependant, je vais transmettre une note à la Préfecture. Revenez dans deux jours.

— Deux jours !

C'était à mourir d'anxiété d'ici là. Alors, ne sachant plus où donner la tête, Léon eut la pensée de courir chez mademoiselle de Balder et de lui demander des nouvelles de Cerise, espérant qu'elle saurait, peut-être, ce quelle était devenue. Or,



Le chera de M. de Beauvray, car c'était bien lui, était tombé mort, frappé au front d'une balle.

c'était précisément à l'heure même où sir Williams quittait Armand et Bastien à la porte Maillot et courait à Beugival, où l'attendait Jeanne endormie.

Il n'en fut qu'une enjambée du commissariat à la rue Meslay, où une autre scène de désolation avait lieu.

Il trouva Gertrude sanglotant. Gertrude s'était endormie la veille au soir, sur une chaise, et elle se trouvait couchée sur son lit sans pouvoir se rendre compte de ce qui s'était passé.

Elle se leva et frappa à la porte de Jeanne.

Jeanne ne répondit pas.

Alors elle entra, pensant que la jeune fille dormait.

La chambre était vide et le lit non foulé.

Jeanne avait disparu.

Sur le petit pupitre où Jeanne écrivait, se trouvait une

lettre tout ouverte, Gertrude la lut en tremblant et poussa un cri :

— Jésus-Dieu ! murmura-t-elle en chancelant et joignant les mains, mon enfant est perdu !

Or, voici ce que contenait cette lettre qui était signée Jeanne, et dont l'écriture, tant elle était merveilleusement contrefaite, semblait être celle de la jeune fille.

« Ma bonne Gertrude,

« Quand tu t'éveilleras, tu ne trouveras plus ta petite Jeanne auprès de toi. Je serai partie.

« Partis pour un temps que je ne puis préciser et pour un lieu que je ne puis te dire.

« Or, sais-tu pourquoi je pars ? Je pars pour suivre un homme que j'ai cru aimer et que je n'aime pas. M. le comte de Kergaz,

je pars pour suivre l'homme que j'aime et que je ne puis nommer.

— Pardonne à ta petite Jeanne qui t'aime et s'éloigne, le cœur bien gros.

A la lecture de cette étrange billet, la vieille servante avait eu le vertige, et s'était demandé si elle ne rêvait pas, si elle n'était pas folle...

Mais c'était bien l'écriture de Jeanne, et comment supposer que la jeune fille avait été enlevée, et que, cette lettre, elle ne l'avait point écrite ?

Gertrude n'avait pas même songé à analyser la conduite de sa jeune maîtresse, elle ne s'était pas demandé s'il n'était pas plus qu'in vraisemblable que mademoiselle de Balder prétendit en aimer un autre que M. de Kergaz, alors que, la veille au soir, elle s'était mise à genoux pour prier pour lui.

La vieille servante n'avait vu, n'avait compris qu'une chose. c'est que Jeanne était partie, qu'elle ne la reverrait plus peut-être.

Et comme Jeanne était son enfant, qu'elle n'aimait qu'elle au monde, Gertrude fondait en larmes et s'arrachait les cheveux, lorsque Léon Rolland arriva tout bouleversé lui-même...

La douleur de la servante, qu'il trouvait seule, força le jeune homme à imposer un moment de silence à sa propre douleur.

— Mon Dieu ! lui dit-il, qu'avez-vous, madame Gertrude, et où est mademoiselle Jeanne ?

— Elle est partie ! répondit Gertrude en pleurant.

— Partis pour où ?... quand ?... avec qui ?

— Je ne sais pas, dit Gertrude qui tendit à Léon le billet trouvé sur la table.

L'ouvrier lut ces quelques lignes avec stupéfaction et la lettre lui échappa des mains.

— Tout cela est à rendre fou ! murmura-t-il avec un accent d'hésitation profond. Cerise aussi est partie !

— Cerise est partie ? demanda Gertrude.

— Oui, avec sa sœur, répondit Léon, qui chancelait et tournait sur lui-même, semblable à un homme ivre.

Et comme il achevait, des pas montaient rapidement l'escalier, et sur le seuil de la porte demeurée ouverte, Gertrude et Léon virent apparaître un vieillard et un jeune homme, et tous deux jetèrent un cri.

— Monsieur de Kergaz ! exclama Gertrude.

L'ouvrier de Belleville s'écria Léon, qui regardait tout ébahi de reconnaître, en celui qu'on appelait le comte de Kergaz, l'homme qui l'avait secouru dans le cabaret des *Longs-d'Bois* et qu'il avait appelé camarade.

C'étaient en effet Bastien et Armand qui revenaient, et que nous avons laissés à la porte Maillot avec les témoins de sir Williams.

Ce dernier, au moment où il s'éloignait, avait envoyé au comte un éclat de rire si stident et si railleur, que M. de Kergaz avait cru reconnaître Andrea tout entier, et il avait songé à Jeanne à Jeanne qu'il aimait, et que le baronnet lui conseillait de garder avec la vigilance d'un dragon.

Armand était remonté en voiture tout pensif, ordonnant au cocher de marcher ventre à terre ; il avait laissé les deux jeunes gens sur le boulevard, et, toujours poursuivi par ce strident éclat de rire qui retentissait lugubrement au fond de son cœur, il avait dit à Bastien :

J'ai un horrible pressentiment allons rue Meslay !

A la vue de Léon consterné, de Gertrude fondant en larmes, M. de Kergaz devina qu'un malheur était arrivé.

Jeanne ! dit-il, où est Jeanne ?

Léon lui tendit silencieusement la lettre. Armand la lut, la relut en chancelant, et s'appuya au mur pour ne point tomber.

Andrea ! murmura-t-il, tout cela est bien l'œuvre d'Andrea.

C'était Andrea.

XXXII

LES GENÈTS

Il est temps de revenir à madame de Beaupréau et à Hermine, que nous avons laissées sous le coup de cette foudroyante lettre écrite par Baccarat à Fernand Rocher.

M. de Beaupréau, on s'en souvient, sous le spécieux prétexte d'aller porter à Fernand, en l'accompagnant d'un rude commentaire, la lettre d'Hermine, mais, en réalité pour courir porter cette lettre à Baccarat, M. de Beaupréau, disons-nous, avait sorti presque sur-le-champ, laissant seules la jeune fille et sa mère.

Hermine était demeurée debout, l'œil fixe, dans la morne attitude de ceux que la fatalité frappe si violemment qu'ils n'ont pas même la force de s'abandonner au désespoir, et qu'il y a en eux comme un doute de la réalité.

Madame de Beaupréau regardait sa fille avec l'anxieuse attention d'une mère qui voit mourir son enfant, et elle ne trouvait pas un mot, pas un cri, pas un élan du cœur pour la consoler, tant la douleur d'Hermine paraissait immense en sa résignation.

Enfin elle se leva lentement, alla vers sa fille, toujours immobile et l'œil sec, la prit dans ses bras et l'y étreignit silencieusement.

— Ma mère, dit alors Hermine, je veux entrer au couvent... Je ne me marierai jamais.

— Au couvent ! s'écria la pauvre mère éperdue, tu veux... entrer... au couvent ?... Mais tu me quitterais donc, moi, moi, ta mère ?

Hermine jeta un cri.

— Non, non, dit-elle, pardonnez-moi, je suis folle, folle de douleur. Non ! je ne vous quitterai pas, ma mère.

Hermine alors fondit en larmes et pleura longtemps sur le sein de sa mère, qui la couvrait de muettes caresses.

Pendant plusieurs heures, les deux pauvres femmes se tinrent enlacées étroitement, mêlant leurs sanglots et confondant leurs soupirs, puis Hermine se redressa forte et résolue et dit à sa mère :

— Il y a longtemps que votre tante, madame de Kermadec, désire nous voir. Voulez-vous partir ? Je ne puis rester à Paris ; j'y mourrais...

Madame de Beaupréau accueillit cette proposition de sa fille avec un élan de joie. Partir, n'était-ce pas tromper un moment la douleur de sa fille en la dépayasant ? N'était-ce point demander une distraction de quelques jours aux accidents du voyage ?

M. de Beaupréau rentra vers minuit, il était soucieux avait le front un peu pâle, il venait d'avoir sa première entrevue avec sir Williams, dans cette chambre de la rue Serpente où le baronnet était arrivé à temps pour lui arracher Corise. Madame de Beaupréau et sa fille étaient trop émuës elle-même pour prendre garde à son trouble.

— Le drôle est invisible, dit le chef de bureau, faisant allusion à Fernand Rocher, je l'ai cherché de tous côtés dans le bal et ne l'y ai point vu. Il était sans doute chez mademoiselle Baccarat. Mais, demain, au ministère...

— Monsieur, interrompit madame de Beaupréau en prenant son mari à part et l'entraînant dans une embrasure de croisée ma fille aimait ce jeune homme, elle l'aimait avec passion ; elle peut en mourir, il faut la distraire à tout prix.

— Je suis de votre avis ; mais que faire ?

— Lui faire quitter Paris.

— Et ira-t-elle, en ce cas ?

— Je l'emmenerais chez ma tante, madame de Kermadec.

— Au château des Genêts ?

— Oui, monsieur.

— Mais l'idée est excellente ! s'écria M. de Beaupréau, qui songea sur-le-champ qu'il allait être libre... libre pour quelques

jours, et par conséquent en position de chercher à revoir Cerise.

— Si vous le voulez bien, continua Thérèse, nous partirons demain matin.

— Le plus tôt possible est le meilleur, répondit le chef de bureau.

Madame de Beaupréau et sa fille passèrent une partie de la nuit à faire les préparatifs de départ.

Dès le matin, des chevaux de poste et une berline furent commandés, et, à neuf heures, Thérèse et son enfant quittaient Paris et prenaient la route de Bretagne. De telle sorte que la servante n'avait point menti à Fernand Rocher lorsque celui-ci, à demi fou de douleur, après avoir lu cette lettre fatale où Hermine le congédiait, et que Colar, déguisé en commissionnaire, lui apporta; lorsque celui-ci, disons-nous, s'était présenté rue Saint-Louis. Ces dames étaient bien réellement parties pour le château des Genêts.

L'habitation des Genêts, où Thérèse et sa fille arrivèrent, n'avait plus que des titres douteux à la pompeuse dénomination de château.

C'était, à vrai dire, une ruine mal conservée, dont une aile seule était encore habitable et qui ne rachetait sa vétusté et son apparence misérable que par le site charmant qui l'environnait et le bel étang qui s'étendait sous ses fenêtres.

Cet étang était pourvu d'une barque, et, dans la belle saison, la barque et l'étang jouaient un grand rôle dans les rares plaisirs qu'on rencontrait aux Genêts.

Les Genêts avaient été, il est vrai, jadis un château, un vrai castel du moyen âge, avec fossés bourbeux, mâchicoulis, pont-levis et créneaux; il avait soutenu des sièges et enduré de longs blocus; ses vieilles salles avaient retenti sous l'éperon sonore des chevaliers, et l'un de ses maîtres était tombé, à la droite de Phérouque Beaumanoir, sur le champ de bataille des Trente.

Mais le temps était venu avec sa faux destructrice, et son souffle dévastateur, sous Henri IV, pendant les guerres de la Ligue, il fut pris d'assaut et démantelé; reconstruit sous Louis XIII, il avait été brûlé sous la Fronde.

Un sire de Kermadec, sous Louis XV, avait employé ses dernières ressources à lui rendre sa physionomie féodale; mais ce Kermadec, entré dans l'association des gentilshommes bretons qui révalaient l'indépendance de leur pays, avait été compromis et fait prisonnier avec M. de La Chalotais, et il avait eu la tête tranchée, ne laissant pour héritier qu'un enfant en bas âge que l'échafaud révolutionnaire devait prendre à son tour. Le dernier Kermadec avait été tué pendant la guerre d'Espagne, en 1823, simple lieutenant de hussards.

Depuis ce temps, le manoir des Genêts ne s'était plus relevé de ses ruines, et comme le vieillard résigné à mourir, et, se contentant de vivre au jour le jour, il semblait attendre que la baronne douairière de Kermadec, mère de l'officier de hussards, et qui survivait seule à cette vieille race héroïque, fût couchée dans sa tombe pour s'écrouler jusqu'à la dernière pierre et ne point rester debout auprès de ses maîtres défunts.

Seulement, à côté de cette vétusté navrante, de ces haillons de pierres, dont chaque orage arrachait un lambeau, la nature semblait avoir déployé ses plus délicates coquetteries.

Les Genêts n'étaient point, comme on aurait pu croire, perchés sur quelque aride falaise et bercés par le monotone de l'Océan.

Bien au contraire, le manoir s'élevait au fond d'un joli vallon couvert de prairies et de haies d'aubépine, courant entre deux chaînes de collines boisées, et descendant par une pente douce d'une demi-lieue environ jusqu'à la mer, qui venait mourir sur une plage de sable fin et dépourvue de tout écueil.

De grands arbres, des chênes et des châtaigniers pour la plupart, entouraient la ruine féodale en manière de parc; une pelouse toujours verte et que respectaient les âpres halcines des vents d'hiver s'étendait alentour; les fossés, comblés à demi et convertis en jardin, avaient donné naissance à de beaux

arbres fruitiers et à de larges buissons d'aubépine où vivaient pêle-mêle, au printemps, des merles moqueurs et des fauvettes.

A voir cette pauvre demeure dont les vieux murs étaient étayés par des leviers géants et dans les crevasses desquels les hirondelles venaient nicher au printemps; à la voir ainsi placée au fond de la vallée, sans autre rempart que son rempart de verdure, on se demandait tout d'abord comment elle avait pu, aux âges héroïques, se convertir en place de guerre et soutenir de véritables sièges.

C'est qu'alors les collines environnantes supportaient des fortifications, des ouvrages avancés se reliant au manoir.

Fortifications et tours s'étaient écroulées, avaient disparu, et le manoir lui-même n'avait plus d'habitable qu'un corps de logis où madame la baronne de Kermadec, vieille femme presque octogénaire, essayait encore de faire bonne contenance et de tenir un rang, avec ses trois mille livres de rente.

Mais Dieu est bon pour les pauvres demeures abritant les races déchues: il bouche avec des touffes de lierre les trous des murailles, et il envoie de préférence son premier rayon de soleil, son premier sourire printanier à ceux qui n'ont point les enivrements du luxe des villes, pour les consoler des rigueurs nébuleuses et tristes de l'hiver.

Lorsque madame de Beaupréau et sa fille Hermine arrivèrent aux Genêts, janvier tirait à peine à sa fin, et pour la froide et pauvre Bretagne, les beaux jours n'arrivent guère qu'au commencement d'avril.

Cependant la neige avait disparu et les arbres secouaient déjà à l'aide d'un vent plus tiède, le manteau de givre que les bises de décembre avaient laissé tomber de leurs ailes noires sur leurs branches dépouillées.

Déjà au flanc des coteaux flottait une brume fonceuse et leur diaphane messagère du printemps; l'herbe jaunée et couchée se redressait peu à peu au revers des ruisseaux qui venaient de briser leur glace de trois mois, et, dégagés de sa rude étreinte, recommençaient et couler avec un murmure rempli de vagues espoirs.

Le moineau franc reprenait sa chanson monotone aux lézardes du clocheron de l'église rustique, le laboureur poussait devant lui, l'aiguillon à la main, ses bœufs blancs et roux, répétant ce refrain monotone et bizarre du village qui, en toute pays est à peu près noté de la même manière, quoique s'adaptant à des paroles différentes,

Le feu pétillait bien encore dans l'âtre des chaumières et dans les cheminées du manoir, mais la fumée, au lieu de raser les toits, montait verticalement en spirales grises dans un ciel entièrement bleu où le soleil épanchait à profusion ses rayons d'or.

Il y avait une sorte de joie secrète dans la nature, quelque chose comme un hymne mystérieux et confus exécuté par un orchestre aux mille voix pour célébrer le départ de l'hiver, cette saison morose que Dieu infligea à la création pour la faire souvenir que rien n'est parfait — hors lui.

Le soir approchait, lorsque la berline de voyage qui refermait madame de Beaupréau et sa fille apparut au versant de la côte, du haut de laquelle on apercevait le vallon au fond duquel on apercevait le vallon au fond duquel était le manoir des Genêts.

La brise de mer, tout imprégnée de l'acre parfum des algues commençait à s'élever et courbait la tige des genêts d'or qui bordaient la route.

La berline descendit au grand trot, guidée par un rayon de soleil couchant qui faisait étinceler comme une fournise, — selon la belle expression de Victor Hugo, — les vitres des croisées ogivales du manoir, et elle entra dans la cour des Genêts, avec grand bruit et grand fracas, passant par une brèche, car la grande porte, celle dont le fronton supportait le vieil écu des Kermadec, s'était écroulée récemment.

Il y avait longtemps, un siècle peut-être, que le vieux manoir ne s'était trouvé à pareille fête et n'avait vu arriver une

chaise de poste conduite à la Daumont par un postillon à culotte jaune et à gilet rouge, dont le fouet retentissant arracha mille échos endormis à ses murs chancelants.

Au bruit, deux serviteurs, presque aussi âgés que leur maîtresse, accoururent tout étourdis.

Le premier était un grand vieillard à barbe blanche en éventail, dont la taille était encore ferme et droite, et qui avait dû au temps des guerres de Vendée, être un rude champion, un un redoutable adversaire des *olcus*.

L'autre était une femme, une sorte de gouvernante, cumulant les fonctions de cuisinière, de femme de charge et de camériste.

Ces deux êtres composaient toute la maison de la baronne de Kermadec, si on y ajoutait un petit gardeur de vaches, nourri et logé à la ferme, mais qui passait sa vie au château et que la douairière avait pris en amitié,

— Madame la baronne de Kermadec est-elle au château ? demanda madame de Beaupréau en descendant la voiture.

— Madame la baronne ne sort jamais, répondit le vieillard qui se nommait Yvon ; depuis près d'un an, hélas ! elle n'a pu quitter son fauteuil.

Et il fit entrer Thérèse et sa fille au manoir, les précédant avec solennité, comme un majordome de bonne maison qui sent le poids de ses fonctions.

Madame de Beaupréau traversa un vestibule sombre, dallé de grosses pierres grises devenues luisantes sous le pied des générations, puis un grand salon du temps de Louis XIV, si on en jugeait par ses tentures fanées, ses meubles vermoulus et ses noirs portraits de famille, représentant Kermadec éteint, sous leur armure de guerre, leur rochet de prélat ou leur habit de cour.

A l'extrémité opposée de ce salon, le Caleb breton ouvrit une porte à deux battants et annonça :

— Madame et mademoiselle de Beaupréau.

La mère et la fille venaient de franchir le seuil d'une chambre à coucher où la baronne passait sa vie, occupée à chiffonner ou à lire des romans de chevalerie, qui l'amusaient toujours beaucoup, et à l'aide desquels elle se réfugiait dans le monde idéal et trompait l'amertume de l'heure présente.

La baronne de Kermadec était une femme de l'ancienne cour, dans toute l'acception du mot ; elle avait été dame d'honneur de Marie-Antoinette, elle était demeurée ancien régime des pieds à la tête, en dépit des révolutions ; Sa mise, ses habitudes, son langage, n'avaient jamais varié.

Elle portait des robes de brocatelle ouvertes par devant, poudrait sa chevelure blanche chaque matin, et se posait parfois une monche au coin de la lèvres si elle donnait à dîner à quelque vieux voisin. Elle dinait à midi, soupa à sept heures ne permettait jamais que ses vieux serviteurs s'écartassent de la plus stricte étiquette, et donnait sa main à baiser à ses visiteurs.

Elle parlait, en outre, comme on parlait à Versailles un demi-siècle plus tôt, s'exprimait fort librement sur le roi, la reine et les princesses, persistait à n'appeler Louis-Philippe que le duc d'Orléans, et trouvait que le jeune desservant de la paroisse voisine avait des idées bien révolutionnaires, depuis que en faisant son trictrac, le pauvre prêtre avait émis cette humble opinion que tous les hommes étaient égaux devant Dieu.

Du reste, madame de Kermadec était la plus séduisante vieille de son époque. Malgré ses quatre-vingt ans, elle n'était ni sourde, ni aveugle, conservait une mémoire parfaite des hommes et des choses, avait beaucoup d'esprit et faisait les délices de deux ou trois chevaliers de Saint-Louis, un peu plus jeunes qu'elle et retirés dans le voisinage, entre autres le chevalier de Lacy, bon gentilhomme chasseur, qui habitait un petit château des environs, qu'on appelait le Manoir.

La baronne de Kermadec n'avait qu'un travers, elle aimait les romans de chevalerie et finissait par y croire. Elle eut juré qu'Amadis de Gaule avait existé, et que son fils Esplandian fut

toujours un modèle d'héroïsme et de vertu. Quand elle était sur ce thème, Amadis, Esplandian et Galaor lui tournaient un peu la tête et sa raison finissait par chanceler ; mais, la conversation ramenée à de plus modernes sujet, la baronne retrouvait un esprit sérieux, sensé pénétrant.

Quand madame et mademoiselle de Beaupréau entrèrent dans sa chambre, — pièce qui par parenthèse, était meublée tout entière au goût du dernier siècle et rappelait un boudoir de madame du Barry, — la baronne était à demi couchée sur une bergère jaune où la clouait un accès de goutte, et elle avait auprès d'elle Jonas.

Jonas était à la fois le gardeur de vaches et le chasseur des forêts. L'enfant était braconnier. Il passait souvent de longues nuits, couché dans les broussailles, à l'affût d'un chevreuil.

Cette passion du braconnage avait été le marchepied de sa faveur. Une nuit, il était à l'affût, lorsqu'une colonne de fumée frappa ses regards.

Le feu était aux Genêts.

Jonas accourut, révoilla les hôtes du manoir et sauva madame la baronne de Kermadec.

Jonas était un garçon de quinze ans, mince, élancé, avec des cheveux blonds, de grands yeux bleus, un visage de séraphin, une tournure de page, sous sa veste bretonne et en dépit de ses sabots.

Le regard de Jonas était malicieux et doux à la fois ; son visage offrait un mélange d'esprit moqueur et de vague mélancolie. On eût dit un de ces anges compromis dans la révolte de l'enfer, et que Dieu ne trouvant pas assez coupable pour le précipiter au fond de l'abîme avait simplement exilé sur la terre. Il était railleur et sceptique, mais le fond du cœur était triste et plein de bonté.

Soit qu'elle eût dévié en lui une nature élevée que celle d'un paysan, soit égoïsme pur et simple besoin d'avoir une compagnie, la baronne avait pris Jonas en grande amitié. Elle le gardait auprès d'elle tous les soirs, et se faisait lire par lui ses chers romans, dans lesquels l'enfant trouvait à s'exalter un peu outre mesure.

A la vue de madame de Beaupréau et sa fille la vieille baronne se souleva à demi, et, bien qu'elle n'eût point vu sa nièce depuis nombre d'années, la baronne la reconnut sur-le-champ, avant même que son majordome l'eût annoncée.

— Ma tante, dit madame de Beaupréau en se jetant au cou de la baronne, nous venons, ma fille et moi, vous demander une hospitalité de quelques jours.

Le visage de madame de Kermadec refléta sur-le-champ une joie sans égale.

La baronne était pauvre, mais elle était trop grande dame pour descendre jamais à de mesquins calculs ; elle se fit endettée chaque année pour traiter toute la province, si la province était venue s'asseoir tout entière à sa table.

Elle ne vit donc qu'une chose dans l'arrivée de sa nièce et de sa petite nièce, c'est que, pendant quinze ou vingt jours peut-être, elle ne serait plus seule et qu'elle aurait une compagnie.

L'âge avait un peu séché le cœur de la baronne ; elle ne pleurait plus les morts, et parlait de son fils, le dernier des Kermadec, sans trop d'émotion. Pour elle, maintenant, l'essentiel était de vivre, de vivre le plus longtemps possible, sans secousses, sans chagrin, avec le plus de distractions ; et les distractions devenaient de plus en plus rares pour elle, depuis surtout que les infirmités la clouaient dans son fauteuil et ne lui permettaient plus comme autrefois, de faire atteler l'unique cheval du manoir à une cariole demi-séculaire et s'en aller en cet équipage mener la vie de château à droite et à gauche. Chaque année avait vu s'éteindre autour d'elle quelque gentilhomme, son contemporain. Il n'y avait plus guère que le chevalier de Lacy, dont l'habitation était distante d'une lieue environ, qui la vint visiter une ou deux fois par semaine.

Et encore n'était-ce que lorsque le digne gentilhomme n'avait pas la goutte lui-même, ou que la chasse était formée ; car



Baccarat! dit-il, c'est Baccarat!

tant qu'il pouvait se livrer à son exercice favori, il s'y abandonnait avec passion et négligeait sa vieille voisine, au point de ne plus lui consacrer que son après-midi du dimanche, jour où le pieux gentilhomme ne chassait point. Madame de Beaupréau comblait donc de joie sa vieille parente, surtout en lui annonçant sa fille, que madame de Kermadec n'avait vue qu'enfant, au dernier voyage qu'elle fit à Paris, durant le cours de la Restauration.

Elle interrompit sans regret, et de sa part ce sacrifice avait bien son mérite, la lecture de son cher *Amadis*, pour faire fête à ses nièces et mettre en mouvement toute sa maison, c'est-à-dire ses deux vieux serviteurs et Jonas, afin de les recevoir de son mieux.

Le lendemain, madame de Beaupréau et sa fille étaient tout à fait installées aux Genêts. Au bout de trois jours, elles s'é-

taient faites à ce nouveau genre de vie. Enfin, soit par effet du grand air, soit que, en effet, les distractions du voyage y eussent contribué, il semblait à Thérèse que la pâleur nerveuse d'Hermine s'effaçait insensiblement, que son regard était moins triste.

Et Thérèse espérait beaucoup, pour la guérison morale de son enfant, de cet éloignement momentané de Paris et de cette absence de personnes, de lieux et d'objets qui ravivent ordinairement la douleur, lorsque, le soir du troisième jour, une voiture entra bruyamment dans la cour des Genêts et un homme en descendit aux yeux étonnés de Madame de Beaupréau et de sa fille Hermine.

C'était le chef de bureau.

Il embrassa les deux femmes et leur dit :

— Le ministre m'a accordé un congé... j'en ai profité pour vous rejoindre... et me voilà !

M. de Beaupréau n'ajoutait pas quels secrets et ténébreux desseins l'amenaient aux Genêts.

XXXIII

LE MARQUIS DE LACY

Alors même que M. de Beaupréau n'eût point été tout entier au pouvoir de sir Williams, il était trop dominé par l'appât des douze millions et la possession de Cerise pour ne point obéir au baronnet sur-le-champ.

Il alla donc, en sortant de chez ce dernier, voir le ministre et il lui demanda un congé, motivé sur la maladie de sa fille.

Le congé lui fut accordé ; le soir même, il montait en voiture, et deux jours après il arrivait aux Genêts.

Thérèse et sa fille s'y étaient déjà installées, et commençaient à s'y créer des habitudes, essayant de dominer leur mutuelle tristesse.

Comme toutes les sœurs natures, Hermine s'était repliée en elle-même, ne versant plus une larme, ne formulant aucune plainte ; et quoiqu'elle eût le cœur brisé, elle essayait parfois de sourire à sa mère.

Mais Madame de Beaupréau n'était pas dupe de ce calme mensonger, de cette résignation apparente ; elle devinait qu'une œuvre de lente dévastation s'opérait chez sa fille, et elle voyait arriver avec terreur et désespoir le jour où Hermine, vaincue par la douleur, la laisserait déborder.

Hermine était frêle, délicate, comme ces belles fleurs des champs que l'âpre bise de novembre dessèche en quelques heures.

La douleur devait produire sur elle l'effet du vent d'hiver sur les fleurs.

L'arrivée de M. de Beaupréau, qu'on était loin d'attendre, produisit un étonnement profond aux Genêts.

Le chef de bureau arrivait souriant, affectueux, bonhomme au dernier point. Il pressa sa femme et sa fille sur son cœur avec une effusion extraordinaire, et leur dit qu'il avait été tellement affecté de leur séparation, qu'il avait supplié le ministre de lui accorder un congé. Madame de Beaupréau n'était point habituée à de semblables marques de tendresse de la part d'un homme qui avait passé sa vie à la tyranniser ; cependant, comme il était difficile qu'elle pénétrât le mobile de la conduite de son mari ; elle pensa que, sans doute, l'habitude avait eu chez lui la force de l'affection ; que, pour la première fois depuis vingt ans, rentrant chez lui et n'y trouvant personne, rendu brusquement à l'existence vide du garçon, il avait pu s'abuser lui-même et se persuader qu'il aimait sa femme et la fille de sa femme.

Mais M. de Beaupréau, après le souper et tandis qu'Hermine faisait la lecture à la vieille baronne, M. de Beaupréau, disons-nous, offrit son bras à sa femme et la conduisit sous les grands arbres du château.

— Venez, madame, lui dit-il, j'ai d'importantes choses à vous dire.

Thérèse suivit son mari, toute tremblante et prévoyant un nouveau malheur.

Madame, reprit le chef de bureau, vous aviez de moi, je le sais, une bien mauvaise opinion, et mes brusqueries de caractère m'ont fait passer à vos yeux pour un homme méchant.

— Monsieur

— Mais laissons cela, poursuivit M. de Beaupréau, et parlons d'Hermine.

Thérèse trembla à ce nom.

— D'Hermine, que j'aime comme si elle était ma propre fille, et dont le bonheur m'est cher avant toute chose, quoi que vous en puissiez dire.

Et comme madame de Beaupréau baissait les yeux et se taisait, le chef de bureau continua :

— Je savais depuis longtemps, moi, la conduite irrégulière et les entraînements de jeunesse de ce malheureux enfant qui est venu jeter le trouble et le deuil dans notre maison ; et si, jusqu'au dernier moment, j'ai refusé la main d'Hermine à Fernand Rocher, c'est que je savais qu'il était indigne d'elle... et pourtant tout n'était point désespéré encore...

M. de Beaupréau poussa un profond soupir, et Thérèse sentit battre son cœur violemment, sous le poids d'une émotion inconnue.

— Qu'y a-t-il donc encore, monsieur ? demanda-t-elle.

— Madame, reprit M. de Beaupréau, il y a un grand malheur de plus dans la vie de ce misérable jeune homme... cette vie longtemps honnête et qu'avait bouleversée une fille ; erdue... une de ces femmes dont l'amour fatal pousse irrésistiblement vers le crime.

— Monsieur... monsieur ! murmura Thérèse, qui avait encore un reste d'affection pour celui qu'elle avait longtemps regardé comme son fils.

— Ecoutez, poursuivit le chef de bureau, savez-vous pourquoi il voulait épouser Hermine ?

Et le chef de bureau eut un sourire d'indignation :

— Pour employer la dot de sa femme à satisfaire les prodigalités ruineuses de sa maîtresse. Cette fille l'avait ensorcelé.

— Monsieur, par grâce, supplia Thérèse, ne le jugez point aussi sévèrement !

— Ah ! vous ne savez rien encore !

— Mon Dieu ! qu'est-il donc arrivé ?

— Fernand Rocher est en prison.

— En prison ! s'écria madame de Beaupréau éperdue.

— Accusé et convaincu de vol.

Thérèse poussa un cri et s'appuya, défaillante, sur le bras de son mari.

Mais celui-ci ne lui fit grâce d'aucun détail : il lui raconta avec une cruelle complaisance le prétendu crime du malheureux Fernand Rocher, sans omettre les circonstances de son arrestation chez Baccarat, où il avait passé la nuit et où le portefeuille contenant les trente mille francs avait été retrouvé. Madame de Beaupréau était foudroyée de toutes ces révélations, et elle attachait un regard atone sur son mari, comme si elle eût voulu pouvoir douter de ses paroles.

— Or, ma chère amie, continua le chef de bureau d'un ton de plus en plus affectueux, Fernand Rocher est arrêté, et il sera jugé aux prochaines assises, c'est-à-dire dans quinze jours ; vous savez que de pareilles affaires acquièrent, hélas ! une publicité très grande. Tous les journaux répéteront la procédure et la condamnation.

Thérèse frissonnait des pieds à la tête.

— Cela peut être un coup mortel pour Hermine, poursuivit M. de Beaupréau ; car, voyez-vous, prenant un journal par hasard, et y lisant ces horribles détails...

— Monsieur... monsieur... supplia Thérèse ; au nom du ciel, taisez-vous !

— C'est pour cela, chère amie, que j'ai demandé un congé, que je suis accouru en toute hâte. Il faut éviter ce dernier et terrible coup à la pauvre enfant...

Madame de Beaupréau avait les yeux pleins de larmes.

Son mari reprit :

— Ecoutez, aux grands maux les grands remèdes. Il faut distraire Hermine... la distraire à tout prix.

Thérèse hocha tristement la tête.

— Il est, dit-elle, des douleurs qui résistent à tout.

— Un clou chasse l'autre... murmura philosophiquement le petit homme à conserves bleues ; on guérit l'amour par l'amour,

— Que voulez-vous dire, monsieur ?

— Ecoutez-moi encore. Vous souvenez-vous du dernier bal du ministère des affaires étrangères ?

— Oui, certes, dit Thérèse. Pourquoi me faites-vous cette question ?

— Vous souvenez-vous encore d'un jeune Anglais, le baron-

net sir Williams, qui vous fut présenté par son ambassadeur et qui a dansé avec Hermine ?

— Un jeune homme très brun, n'est-ce pas ? fort joli garçon, l'air très doux ?

— Précisément, chère amie.

— Parlant le français très purement ?

— C'est bien lui... Vous vous le rappelez.

— Et bien ? demanda madame de Beaupréau, regardant son mari.

— Ma chère amie, dit M. de Beaupréau, sir Williams a vingt-huit ans, une fortune colossale ; il n'a plus de famille et passera sa vie aux genoux d'une femme qu'il aimera. Eh bien ! il est devenu amoureux d'Hermine à bal, amoureux fou, à en perdre la tête. Il est venu me voir la veille de votre départ, il est revenu le lendemain...

— Monsieur, dit gravement Thérèse, je crois qu'une femme qui a au cœur un amour malheureux est insensible à tout autre.

— Mais si elle s'aperçoit qu'elle s'est trompée, interrompt le petit homme avec chaleur, que l'homme qu'elle aimait la trompait honteusement, qu'il est devenu criminel, voleur... croyez-vous que le cœur de cette femme reste à jamais fermé, qu'il ne puisse tressaillir encore, si un homme jeune, beau, riche, doué des plus nobles qualités, vient à se trouver sur sa route et essaye de panser les plaies saignantes de son âme ?

Madame de Beaupréau était mère, elle eut un frisson d'espoir... elle espéra que son enfant pouvait être heureuse encore.

— Et vous dites, fit-elle en tremblant, que ce jeune Anglais aime ma fille ?

— A en mourir madame.

— Mais Hermine l'a à peine vu, peut-être même ne l'a-t-elle pas remarqué.

— C'est probable, soupira M. de Beaupréau.

— Monsieur, reprit Thérèse, Dieu m'est témoin que si je connaissais un homme dans le monde qui pût inspirer un nouvel amour à ma fille et lui faire oublier ce malheureux enfant qui nous a si indignement trahis, j'irais me traîner à ses pieds et embrasser ses genoux en lui disant : sauvez mon enfant, sauvez-le !

— Eh bien, qui vous dit que sir Williams n'est point cet homme ?

— Il faut donc retourner à Paris ?

— Non, du tout. Sir Williams peut venir ici.

— Ici ! ici ! s'écria Thérèse saisie de vertige ; mais comment ? sous quel prétexte ?

— Attendez... j'ai, ou plutôt nous avons trouvé le moyen, car, il faut bien vous l'avouer, je suis le complice de sir Williams.

— Vous, monsieur, vous ?

— Moi, madame. Je serais heureux si Hermine pouvait aimer un tel homme ; je serais fier, si elle l'aimait, d'une alliance semblable. Sir Williams appartient à la plus vieille noblesse irlandaise, il est riche à millions, jeune, indépendant... il peut arriver à tout ! Si votre fille l'aimait, et c'est un des hommes les plus séduisants que je connaisse, elle aurait une existence à faire envie à une reine.

M. de Beaupréau s'exprimait avec éloquence, avec chaleur ; il paraît sans cesse de son affection pour Hermine, et quelle est la femme qui ne se laisse séduire quand on flatte ses instincts de mère ?

— Mais enfin, monsieur, demanda Thérèse quel est ce moyen ?

— Sir Williams, comme tous les Anglais, est d'humeur vagabonde, cosmopolite, il voyage. Il lui a pris fantaisie de faire un voyage en Bretagne, de parcourir à cheval les grèves armoricaines. Il a plusieurs lettres de recommandation et se rend dans un château des environs. Un soir, la nuit le surprend dans les bois, il s'égaré et vient demander l'hospitalité aux Genêts.

— Bien, dit Thérèse, mais il repartira le lendemain ?

— Sans doute, mais pour aller à deux lieues, chez le voisin de notre tante, M. le chevalier de Lacy ; de là il pourra revenir.

— Le connaît-il ?

— Non, mais il a, il doit avoir rencontré son neveu, le marquis Gontran de Lacy, qui vit à Paris. S'il n'a point vu le marquis, s'il ne le connaît pas, il a des amis qui le voient. Le marquis sera enchanté d'adresser à son vieil oncle, qu'il cajole pour son héritage, un Anglais entreprenant et chasseur passionné. Le chevalier sera ravi d'avoir pour huit jours un compagnon de chasse, et peut-être que, pendant ces huit jours, Hermine se laissera toucher par la beauté, l'esprit, la distinction de sir Williams, auprès duquel, entre nous ce misérable Fernand Rocuer, eût-il été doué de toutes les vertus, n'aurait pu supporter le parallèle.

M. de Beaupréau donna encore à sa femme plusieurs autres bonnes raisons, de telle façon que Thérèse, vaincue, consentit à tout ce qu'il voulut.

Le soir même, M. de Beaupréau écrivit à sir Williams la lettre suivante :

“ Mon cher gendre,

“ Accourez ! madame de Beaupréau est déjà pour vous, grâce à mes éloquentes insinuations, et vous êtes assez beau, assez spirituel, assez roué pour emporter d'assaut le cœur d'Hermine.

“ Il faut que vous vous procuriez une lettre de recommandation pour le chevalier de Lacy. Son neveu, le marquis Gontran, habite Paris, où il est très répandu, grâce à quelques aventures galantes, entre autres sa passion pour la courtisane Léona, une italienne qu'il a beaucoup aimée qu'il aime encore. Le marquis va dans le monde ; cent personnes de vos connaissances pourront vous présenter à lui.

“ Avec une lettre du marquis Gontran, vous arriverez tout droit en Bretagne chez le chevalier. Pourvu que vous aimiez passionnément la chasse, rien ne vous empêchera de passer un an au Manoir. C'est le nom du château qu'habite le vieux chevalier.

“ Les Genêts, la terre d'où je vous écris se trouvent sur la route du Manoir. Tâchez d'arriver tard, la nuit, à cheval, comme un héros de roman ; demandez l'hospitalité à la façon d'un personnage de Walter Scott, et tout ira pour le mieux.

“ Je vous serre la main.

“ C. DE BEAUPRÉAU.”

Lors que sir Williams reçut cette lettre, il revenait de Bougival, où il était allé après son duel avec Bastien, et où nous l'avons vu capter par d'habiles mensonges la confiance de la pauvre Cerise.

Bien qu'il n'eût point reçu encore la lettre de M. de Beaupréau, lorsqu'il avait annoncé son départ pour la Bretagne à Colar, le baronnet était tellement sûr de la ponctualité du chef de bureau, qu'il avait convaincu de trouver cette lettre en rentrant chez lui.

Il la lut attentivement et sans manifester la moindre émotion.

Sir Williams était toujours calme, même au milieu des plus grandes joies.

— Je crois que je tiens les millions, murmura-t-il froidement.

Puis il songea à la lettre de recommandation que le Beaupréau, lui conseillait de se procurer, et il chercha parmi ses connaissances un ami du marquis Gontran. Mais sir Williams, à vrai dire, n'avait d'autres connaissances à Paris que celles du vicomte Andrea, et le vicomte Andrea devint mort pour tout le monde. Quant à sir Williams, ses relations se bornaient à l'ambassade anglaise. Mais le baronnet était avant tout un homme d'une rare audace ; au lieu de chercher un intermédiaire, il alla droit au marquis. Le marquis Gontran de Lacy

s'était battu la veille, et il avait en le malheur de tuer son adversaire.

Sir Williams trouva le marquis faisant ses malles et sur le point de quitter la France pour longtemps. Il allait demander aux pays étrangers un peu de repos et d'oubli, quelques adoucissements à ses nombreuses douleurs.

Il ne connaissait point et n'avait jamais vu le baronnet, mais la physionomie de sir Williams lui plut, et il l'accueillit courtoisement.

— Monsieur le marquis, dit sir Williams, qui avait l'attitude et les manières d'un véritable Anglais de distinction, un de mes proches parents, lord B... a eu le plaisir de faire avec vous l'année dernière, en Italie, un voyage de quelques jours. Vous étiez avec une femme.

Sir Williams avait saisi tous ces détails au vol, un soir, dans une conversation qui avait lieu aux Italiens, dans une loge voisine de la sienne, et il s'en souvenait à propos, car il n'avait pas même connu le lord B...

En se rendant chez Gontran, il avait appris, en outre, son duel avec Octave de Verne, la mort de ce dernier et le prochain départ du marquis.

— Monsieur, répondit Gontran, qui froissait entre ses doigts la carte armoriée que lui avait fait passer le baronnet pour être introduit, puisque vous êtes le parent de lord B... qui est le meilleur et le plus spirituel compagnon de voyage qu'on puisse voir, vous pouvez me tenir comme tout à votre service.

Sir Williams s'inclina.

— Monsieur le marquis, dit-il, sans oublier de laisser percer son léger accent britannique, hier encore j'aurais attendu le retour de lord B... pour me faire présenter à vous, mais aujourd'hui une circonstance tout à fait fortuite et d'une impérieuse gravité me force à passer outre et à m'adresser directement à vous, sans nul souci des convenances.

Gontran de Lacy regarda sir Williams avec un certain étonnement.

— Monsieur, continua le baronnet avec un imperturbable aplomb, je ne puis vous expliquer la démarche que je fais auprès de vous et la rendre excusable qu'en vous racontant mon histoire en peu de mots.

— Je vous écoute, monsieur, dit le marquis en s'inclinant.

— Monsieur ; reprit sir Williams, je suis Anglais, d'origine irlandaise, je possède une fortune considérable, quelque chose comme dix mille livres sterling de revenu, et je n'ai plus de famille directe. J'ai déjà voyagé beaucoup, promenant mon ennui de ville en ville, de France en Italie et d'Espagne en Allemagne ; revenu à Paris, j'y ai vu le ciel s'entr'ouvrir pour moi, je suis devenu amoureux.

— Vous êtes amoureux ? interrompit M. de Lacy, comme si c'eût été chez le gentleman un titre à sa bienveillance.

— Oui, répondit sir Williams, amoureux fou d'une jeune personne que je désire épouser.

— Et demanda le marquis, puis-je en cela quelque chose pour vous ?

— Tout, ou presque tout, monsieur.

— Parlez, en ce cas, je suis tout à votre service.

— Monsieur, poursuivit sir Williams, la jeune personne que j'aime me connaît à peine, elle a dansé avec moi une heure au ministère des affaires étrangères. Elle avait, dit-on, un amour au cœur, un amour impossible, elle aimait un homme tout à fait indigne de son affection. Or, le jour où elle a reconnu l'erreur de son cœur, elle a quitté Paris, elle est allée ensevelir sa douleur ou fond d'un château de province.

Sir Williams s'arrêta un moment et soupira à propos.

— Pauvre jeune homme ! pensa M. de Lacy, qui avait passé par les rudes étreintes de l'amour.

— Or, si la jeune fille que j'aime, reprit le baronnet, me connaît à peine je connais beaucoup son père, moi ; je lui ai demandé la main de sa fille, et il me l'a accordée ; le difficile est de me faire présenter dans la maison... sous un prétexte... Mais,

acheva le baronnet, voici, monsieur, la lettre du père, qui vous apprendra mieux que mes paroles le but de ma visite.

Et sir Williams tendit à M. de Lacy la lettre du M. de Beaupréau.

— Gontran la parcourut et s'écria :

— Vous voulez une recommandation pour M. de Lacy mon oncle. Mais rien n'est plus facile, et je suis heureux de la donner à un parent de lord B...

Et le marquis, prenant une plume, écrivit :

“ Mon cher oncle,

“ Permettez moi de vous adresser, de vous recommander un bon, un excellent ami à moi, le baronnet sir Williams, un Irlandais de la vieille roche et qui a conservé les saines traditions de la grande vénerie, cette royale passion des gentilshommes.

“ Je vais, en outre, vous faire une confidence : mon ami sir Williams est amoureux fou d'une jeune fille qui habite en ce moment une terre voisine de la vôtre, les Genêts, et que je soupçonne être la parente de votre vieille amie la baronne de Kermadec. Or, mon cher oncle, vous avez été trop vert-galant, en votre temps, pour ne point comprendre ce qu'est un pauvre amoureux qui cherche à se frayer un passage jusqu'à l'objet aimé. Sir Williams est, du reste, orné de deux cent mille livres de rente, ce qui n'est pas un mince avantage par le temps qui court. En recevant sir Williams comme vous m'auriez reçu, vous me ferez le plus grand plaisir, mon cher oncle, et je vous en remercierai chaleureusement à mon retour, car je vous ai écrit, il y a une heure, pour vous annoncer que j'allais en Allemagne.

“ Votre neveu affectueux et dévoué,

“ MARQUIS GONTRAN DE LACY.”

Cette lettre écrite et signée, le marquis la tendit tout ouverte à sir Williams, qui la lut et lui dit avec un accent de profonde reconnaissance :

— Dans cette bonne et chaleureuse lettre, monsieur, vous me donnez le titre d'ami. Merci mille fois ; je ne l'oublierai point, et j'espère vous prouver un jour que vous ne vous êtes point trop aventuré.

— Monsieur, répondit le marquis avec tristesse, je ne sais si je reviendrai jamais en France ; je suis emportant, non l'ennui, mais une douleur profonde et de cuisants remords au fond du cœur ; mais si nous nous revoyons, je serai satisfait d'apprendre que ma lettre a pu contribuer à votre bonheur. Heureux ceux qui aiment... et, ajouta-t-il d'une voix brisée, qui aiment une femme digne de leur amour !

Il tendit à sir Williams une main que celui-ci serra avec effusion, et le baronnet se retira muni de la précieuse lettre de recommandation.

— Imbécile ! murmura-t-il en remontant en tilbury.

Sir Williams rentra chez lui, où Colar lui préparait une valise de voyage.

— A présent, lui dit-il, causons sérieusement.

— Je vous écoute, capitaine.

— Je pars et vais m'occuper de happer les douze millions, continua le baronnet ; mais je te laisse en face de l'ennemi réel, sérieux à craindre.

— Armand de Kergaz, n'est-ce pas ?

— Oui, fit sir Williams d'un signe de tête.

— On y veillera, dit Colar.

— Voyons, dit le baronnet, récapitulons un peu : Fernand Rocher est en prison et n'en peut sortir ; Cerise et Jeanne sont à Bcugival, et tu m'en réponds ?

— Sur ma tête, capitaine.

— Reste un homme qui va devenir dangereux, Léon Rolland.

— Il faut le supprimer, lui aussi.

— C'est mon avis. Voyons...

Et le baronnet parut réfléchir.

— Ton Nicolo, dit-il, est-il capable de l'assommer d'un coup de poing ?

L'Imprimerie METROPOLITAINE,

Ouvrages de couleur et de luxe.

Exécutes avec soin et promptitude.

Circulaires,
Tetes de comptes,
Tetes de lettres,
Cartes d'affaires,
Pamphlets
Calendriers,
etc., etc.,

A des prix tres moderes.

Les ordres nous par telephone ou
par la poste recevront la plus
grande attention.

L'IMPRIMERIE METROPOLITAINE

968 RUE ONTARIO

MONTREAL

TEL. BELL 6258

POURQUOI TANT VOUS TROUBLER

Si vous voulez avoir un bon pantalon
tout fait allez chez

A. COHEN & CO

1208 RUE ONTARIO.

Nous en avons de toutes les prix, de \$6.50 en montant
ou si vous voulez avoir un bon habillement tout fait
nous en avons de \$3.00 en montant.

Aussi ouvrage de pratique fait de premiere classe
ainsi que l'ajustage.

NOUS SOLLICITONS UNE VISITE

Le magasin est ouvert jusqu'à 9 heures tous les soirs.

A. COHEN & CO,

1208 RUE ONTARIO.

ROCAMBOLE Joseph Hippart dit IL EST QUESTION DE DANS LE NO. 7

Voici les principaux Chapitres qui figurent
dans ce chef d'œuvre.

- L'Heritage mysterieux.
- Le Club des Valets de Cœur
- Exploits de Rocambole.
- La Revanche de Baccarat
- Cheval clair de lune.
- Le Testament de Grain de Sel
- Résurrection de Rocambole.
- Dernier mot de Rocambole.
- Les misères de Londres.
- Les Démolitions de Paris.
- L'Orde du Pendu.
- Le Retour de Rocambole.

L'ILLUSTRATION POPULAIRE,

PUBLICATION HEBDOMADAIRE ILLUSTREE,

Paraissant tous les samedis, délivrée le Jeudi dans les dépôts.

Abonnement : un an.....\$2 50
six m^os..... 1 25
le numéro..... 0 05

Publiée par "O. T. GUILMETTE,

908 RUE ONTARIO, MONTREAL.

N B — Nous ne mettons aucuns titres ni dates dans le texte afin de ne pas nuire à ceux qui désirent le faire brocher ou relier. Nous brocherons gratuitement tous les 6 mois, les copies parues à tous ceux qui nous les feront parvenir

C'est une occasion unique d'enrichir votre bibliothèque de magnifiques volumes illustrés, chaque volume de 65 pages et 78 magnifiques gravures.

Pour les annonces s'adresser à

Bell Tel. 6256

l'Editeur.

L. Petitjean & Cie.,

✱ Costumiers, ✱

NO. 436 RUE DES ALLEMANDS,

LOCATION DE COSTUMES. — Pour soirées dramatiques, bals, — mascarades, etc., etc. — Perruques barbes, grimage, à 20 % meilleur marché que partout ailleurs.

ETABLI EN 1885.

TELEPHONE BELL 6010.

GRAND COMMERCE DE MEUBLES!

Qui ne peut se marier.

Lorsqu'on peut acheter un ameublement de maison complet, composé de 27 morceaux, POELE COMPRIS, pour

✱ \$64.85 ✱

GRAND ASSORTIMENT DE

Sets de Chambre, Sets de Salon, Tapis, Prélarts, Etc., Etc.

A être vendus comptant ou à conditions faciles.

CHEZ

ALBERT JETTE

archand de Meubles

En Gros et en Detail

NO. 1243 RUE ONTARIO, MONTREAL.

ROD. CARRIERE,

Pharmacien,

1341 RUE STE CATHERINE,

— IMPORTATEUR DE —

DROGUES, PRODUITS CHIMIQUES, PARFUMERIES,
ARTICLES DE TOILETTE, &c.

Prescriptions préparées avec soin par des employés compétents, et avec les drogues les plus pures.

AGENT FOUR LE

BAUME D'ANIS COMPOSE,

On peut se procurer gratis un échantillon de ce fameux calmant à la

PHARMACIE ROD. CARRIERE.

EDOUARD ST JEAN

(Ci-devant ST. JEAN FRERES, rue Ste. Catherine)

Horloger et Bijoutier

1210 RUE ONTARIO 1210

MONTREAL.

Une visite est sollicitée.

Assortiment complet d'HORLOGES, MONTRES, BIJOUX et

Arthur Robinault,

FERBLANTIER, PLOMBIER, COUVREUR

X X X X ET X X X X

Poser d'appareils à gaz, X ✱ X

X — X Et à eau chaude, Etc., Etc

Toutes commandes exécutées avec soin et promptitude, et à prix très réduits.

225B AVENUE PAPINEAU,

MONTREAL.